

crisée sans hésiter, pour préserver d'un péril l'honneur du nom ou la fortune de ses jeunes maîtres. Géorgé Vendale, surtout était son favori. Par une bizarrerie qui semble inexplicable, cet esprit routinier et incapable de rien comprendre en dehors des vieux usages s'était pris dès le premier jour d'une mystérieuse sympathie pour le nouvel associé de la maison Wilding ; et il avait reporté sur lui toute l'affection qu'il avait vouée jadis aux Peblesson et à la mère de Walter Wilding.

— Rassurez-vous Joey, — lui dit gaiement George Vendale, — nous ne modifierons pas la raison sociale.

— Je suis content de l'apprendre, M. Vendale. Mais c'est égal ; M. Wilding aurait mieux fait de conserver Peblesson neveu. Je vous dis la chose telle que je la sens, comme un vieux bourru. C'est bon à vous qui êtes accoutumé à boire le vin d'avoir un visage gai. Pour moi qui ne fais que le respirer par les pores de ma peau, il agit différemment. Le vin que je prends par les pores est grognon et me dit que vous êtes trop jeunes. Vous êtes trop jeunes tous les deux.

— C'est un malheur que nous trouverons bien le moyen de réparer quelque jour, Joey.

— Sans doute, monsieur George, mais moi qui trouve le moyen de vieillir chaque année, je ne vous verrai point devenir sages.

Et Joey se sentit si content de ce qu'il venait de dire qu'il se mit à rire aux éclats.

— Ce qui est beaucoup moins gai, — reprit-il, — c'est que monsieur Wilding, depuis qu'il dirige la maison, en a changé la chance. Remarquez bien ce que je vous dis. La chance est changée. Il s'en apercevra. Ce n'est pas pour rien que j'ai passé ici dessous toute ma vie. Les remarques que je fais ne me trompent jamais. Je sais quand il doit pleuvoir ou quand le temps veut se maintenir au beau, quand le vent va souffler, quand le ciel et la rivière redeviendront calmes. Et je sais aussi bien quand la chance est près de changer.

— Est-ce que la végétation qui croît sur ces murs est pour quelque chose dans vos observations ? — demanda Vendale, en tournant sa lumière vers de sombres amas d'énormes frigus, appendus aux voûtes, et d'un effet désagréable et repoussant.

— Oui, monsieur George, — répliqua Joey Laddle, reculant de quelques pas. — Mais si vous voulez suivre mon conseil, ne touchez pas à ces vilains champignons.

Vendale avait pris une longue latte des mains de Joey, et s'amusa à remuer doucement ces végétaux étranges.

— En vérité, dit-il, — ne pas y toucher ! Et pourquoi ?

— Pourquoi ?... Parce qu'ils laissent des vapeurs du vin, et qu'ils peuvent vous faire comprendre ce qui entre dans le corps d'un malheureux garçon de cave qui vit ici depuis trente ans ; parce que vous seriez tomber sur vous de sales insectes, qui se meuvent dans ces gros pâtés de moisissure, — répliqua Joey Laddle, qui se tenait toujours à l'écart, — mais il y a encore une autre raison, monsieur George : il y en a une autre !...

— Laquelle ?

— A votre place, monsieur George, je ne jouerais pas avec cette latte. Et la raison, je vous la dirai si vous voulez sortir d'ici. Regardez la couleur de ces champignons, monsieur George.

— Eh bien ?

— Allons ! monsieur George, sortons d'ici.

Il s'éloigna avec sa chandelle. Vendale le suivit tenant la sienne.

— Mais achevez donc, Joey, — dit-il. — La couleur de ces champignons ?

— C'est celle du sang, monsieur George.

— En vérité, oui... Après ?...

— Eh bien ! monsieur George, on dit que l'homme qui, par hasard, est frappé à la poitrine dans les caves, d'un de ces champignons qui tombent, est sûr de mourir assassiné.

Vendale s'arrêta en riant, il regarda Joey et leva les épaules, mais le garçon de cave tenait ses yeux obstinément fixés

sur sa chandelle. Tout à coup Joey se sentit frappé violemment.

— Qu'est-ce ? — cria-t-il.

C'était la main de son compagnon. Vendale venait de recevoir un énorme amas de ces moisissures sanglantes en pleine poitrine, et instinctivement l'avait rejeté sur Joey. Cette masse humide venait de s'abattre sur le sol et y faisait couler une longue mare rouge.

Les deux hommes se regardèrent, pendant un moment, avec une muette épouvante. Mais ils arrivaient au pied de l'escalier des caves, et la lumière du jour leur apparut.

Vendale leva encore une fois les épaules.

— An diable vos idées superstitieuses, Joey ! — dit-il.

Et il monta gaiement les degrés, passa dans le bureau et en sortit quelques instants après, pour se rendre au logis de Jules Obenreizer.

CHAPITRE V

MARGUERITE OBERREIZER

Soho Square, le quartier le plus plat de Londres était occupé à cette époque par une curieuse colonie de Suisses. Un temple Suisse s'élevait en ce lieu où l'on célébrait le Dimanche Fête Suisse, et des écoles où l'on envoyait dans la semaine des enfants de Suisses. L'élément Suisse débordait, envahissait tout. Et des querelles de Suisse qui valent bien les querelles d'Allemands, s'élevaient chaque soir à grand bruit dans les cafés et restaurants du voisinage.

Aussi, le nouvel associé de Wilding et Co., lorsqu'il eut tiré la sonnette, au coin d'une porte où l'on lisait cette inscription : —

M. OBERREIZER

et que cette porte se fut ouverte, se trouva soudain en pleine Helvétie. Un poêle de blanche faïence remplaçait la cheminée dans la pièce où il fut introduit, et le parquet était une mosaïque formée de bois grossiers de toutes les couleurs. La chambre était rustique, froide, et propre. Le petit carré de tapis placé devant le canapé, le dessus en velours de la cheminée avec son énorme pendule et ses vases qui contenaient de gros bouquets de fleurs artificielles contrastaient pourtant un peu avec le reste de l'ameublement. L'aspect général de la chambre était celui d'une laiterie transformée en salon.

Vendale était là depuis un moment lorsqu'on le toucha au coude. Ce contact le fit tressaillir, il se retourna vivement, et il vit Obenreizer qui le salua en très bon Anglais à petite estropie : —

— Comment vous portez-vous ? Que je suis content de vous voir !

— Je vous demande pardon, — dit Vendale, — je ne vous avais pas entendu.

— Pas d'excuses, — s'écria le Suisse. — Asseyez-vous, je vous en prie.

— Je ne sais, — dit Vendale, — si vous avez déjà entendu parler de moi par votre maison de Neuchâtel ?

— Oui, oui.

— En même temps que de Wilding ?

— Certainement.

— N'est-il pas singulier que je vienne aujourd'hui vous trouver dans Londres, comme représentant de la maison Wilding and Co., et pour vous présenter mes respects ?

— Pourquoi serait-ce singulier ? — répartit Obenreizer. — Que vous disais je toujours autrefois, quand nous étions dans les montagnes ? Elles nous paraissaient immenses, mais le monde est petit, si petit qu'on ne peut jamais y vivre longtemps éloignés les uns des autres. Il y a si peu de monde, en ce monde, qu'on s'y croise et s'y recroise sans cesse. Le monde est si petit que nous ne pouvons nous débarrasser de ceux qui nous gênent. Ce n'est pas qu'on puisse jamais désirer se débarrasser de vous.....

— J'espère que non, Monsieur Obenreizer.

Obenreizer était un jeune homme aux cheveux noirs, au teint chaud, et dont la peau basanée n'avait jamais brillé d'aucune rougeur, même fugitive. Les émotions qui auraient